

Bulletin Eucharistique



LA PASSION DE L'HOMME-DIEU.

Que fait Jésus dans sa Passion ? Le voici en un mot :
“ *Tradebat Jesus judicanti se injustè ; Il se livrait à celui qui le jugeait injustement ;* ” et ce qui se dit de son juge se doit entendre conséquemment de tous ceux qui entreprennent de l'insulter. *Tradebat se...il s'abandonnait...* : on veut le baiser, il donne les lèvres ; on veut le lier, il présente les mains ; on veut le souffleter, il tend les joues ; frapper à coups de bâton, il tend le dos ; flageller inhumainement, il tend les épaules. On l'accuse devant Caïphe et devant Pilate, il se tient pour tout convaincu ; Hérode et toute sa cour se moquent de lui, et on le renvoie comme un fou,

il avoue tout par son silence ; on l'abandonne aux valets et aux soldats, et il s'abandonne encore plus lui-même. Cette Face autrefois si majestueuse, qui ravissait en admiration le ciel et la terre, il la présente droite et immobile aux crachats de cette canaille ; on lui arrache les cheveux et la barbe, il ne dit mot ; c'est une pauvre brebis qui se laisse tondre. Venez, venez, camarades, dit cette soldatesque insolente ; voilà ce fou, qui s'imagine être roi des Juifs, il faut lui mettre une couronne d'épines ! Il la reçoit. Elle ne tient pas assez, il faut l'enfoncer à coups de bâton ! Frappez, voilà la tête.—Hérode l'a habillé de blanc ; apporte cette vieille casaque d'écarlate pour le changer de couleur ! Mettez, voilà les épaulés.—Donne, donne ta main, roi des Juifs, tiens ce roseau en forme de sceptre ! La voilà, faites-en ce que vous voudrez.—Ah ! maintenant ce n'est plus un jeu, ton arrêt de mort est prononcé ; donne encore ta main, qu'on la cloue ! Tenez, la voilà encore.—Enfin assemblez-vous, ô Juifs et Romains, grands et petits, bourgeois et soldats ; multipliez cent fois les coups, les injures, plaies sur plaies, douleurs sur douleurs, indignités sur indignités ; insultez sa misère jusque sur la croix ; qu'il devienne l'unique objet de vos risées, comme un insensé, de votre fureur, comme un scélérat ! Il s'abandonne à vous sans réserve ; il est prêt à soutenir tout ce qu'il y a de dur et d'insupportable dans une raillerie inhumaine et dans une cruauté malicieuse.

Eh bien ! chrétiens, avez-vous considéré cette peinture épouvantable ? Attendez-vous que je représente en particulier toutes les diverses circonstances de cette sanglante tragédie ? Faut-il que j'en fasse paraître successivement

tous les différents personnages : un Judas qui le baise, un Pierre qui le renie, un Malchus qui le frappe, de faux témoins qui le calomnient, des prêtres qui blasphèment son nom, un juge qui reconnaît et qui néanmoins condamne son innocence ? Faut-il que je vous dépeigne notre Martyr, gémissant à plusieurs reprises sous la grêle des coups de fouet, suant sous la pesanteur de sa croix, usant toutes les verges sur ses épaules, émoussant en sa tête toute la pointe des épines, subissant l'assaut des bourreaux sur son corps ? Mais le jour nous aurait quitté, avant que j'eusse seulement touché la moitié de ce détail épouvantable ! Abrégez ce discours par une méditation sérieuse. (BOSSUET).

LE FLEUVE DU PARADIS TERRESTRE.

Le livre de la Genèse, après avoir nommé l'arbre de vie et l'arbre de la science du bien et du mal, parle d'un *fleuve* qui coulait dans ce jardin de délices et se divisait ensuite en quatre canaux. (GEN. II, 10.)

Plusieurs saints Pères ont dit que ce fleuve du Paradis terrestre était la figure de Jésus-Christ, dont le sang précieux arrose et féconde le jardin de l'Eglise catholique. En effet, le sang de Jésus-Christ, comme un fleuve sorti d'une source inépuisable, s'épanche dans toutes les parties du monde, reflue vers le passé, descend dans l'avenir, vivifie toutes les créatures intelligentes, les porte sur ses ondes, les élève jusqu'à la vie éternelle.

Ce sang divin, qui a jailli au Calvaire, Jésus-Christ nous le montre encore sur l'autel, et nous le donne dans le sacrement de l'Eucharistie.

LE JEUDI SAINT.

Institution du sacrement de l'Eucharistie, du saint sacrifice de la Messe et du sacrement de l'Ordre.

(Concordance des Évangiles).

I. Préparatifs de la Cène.

“ Le premier jour des azymes, jour auquel il était prescrit d'immoler la Pâque, les disciples s'approchèrent de Jésus, en disant : Où voulez-vous que nous vous préparions à manger la Pâque ?

“ Il envoie alors deux de ses disciples, Pierre et Jean, et leur dit : Allez à la ville, et en y entrant, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau ; suivez-le dans la maison où il entrera, et vous direz au père de famille du logis : Le Maître nous envoie vous dire : mon temps est proche ; je ferai la Pâque chez vous avec mes disciples. Où est le lieu où je pourrai manger la Pâque avec mes disciples ? Lui-même vous montrera un grand cénacle, garni de tapis ; préparez-vous là ce qu'il faut.

“ Alors ses disciples partirent et vinrent à la ville ; ils trouvèrent tout comme Jésus leur avait dit, et préparèrent la Pâque.

Réflexion.—Voici, dit Bossuet, quelque chose de grand qui se prépare, et quelque chose de plus grand que la Pâque ordinaire, puisque Jésus a envoyé les deux plus considérables de ses Apôtres : saint Pierre qu'il avait mis à leur tête, et saint Jean qu'il honorait de son amitié particulière. Aussi, les saints Pères ont-ils remarqué que cet appareil regardait l'institution de l'Eucharistie.

Jésus-Christ voulait nous faire voir avec quel soin il fallait que fussent décorés les lieux consacrés à la célébration de ce mystère. Il n'y a que dans cette circonstance où il semble n'avoir pas voulu paraître pauvre.

Mais ce que les chrétiens doivent apprendre principalement, c'est à se préparer eux-mêmes à bien recevoir la divine Eucharistie, c'est-à-dire à lui préparer, comme une grande salle, un cœur dilaté par l'amour de Dieu, avec tous les ornements de la grâce et des vertus, qui sont représentés par la tapisserie dont la salle était parée. Préparons tout à Jésus qui vient à nous ; que tout soit digne de le recevoir !

II. La Pâque légale.

“ Sur le soir, Jésus vint avec les Douze ; et l'heure du repas étant arrivée, il se mit à table, et les douze Apôtres avec lui. Puis il leur dit : J'ai désiré d'un grand désir de manger cette pâque avec vous, avant de souffrir ; car je vous le dis, je ne la mangerai plus désormais, jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le royaume de Dieu.

“ Et ayant pris le calice, il rendit grâce et dit : Prenez et partagez entre vous.

Réflexion.—La fête de Pâque, chez les Juifs, avait été instituée pour perpétuer de génération en génération le souvenir de leur délivrance de l'esclavage d'Égypte, et du passage de l'ange exterminateur épargnant les maisons teintes du sang de l'Agneau et frappant de mort les premiers-nés des Égyptiens.

On l'appelait aussi la fête des Azymes ou des Pains sans levain, parce que, durant toute la semaine, il était défendu de manger du pain fermenté, en souvenir du pain sans levain que les Hébreux avaient mangé avant de sortir d'Égypte.

Jésus, ayant fidèlement rempli tous les rites de la Loi mosaïque, se dispose aussitôt à célébrer une Pâque nouvelle, la véritable Pâque, dont l'ancienne n'était que la figure.

Tout est donc prêt ; voilà Jésus qui se lève ; contemplons avec admiration et amour le grand exemple d'humilité qu'il va nous donner.

III. Le lavement des pieds.

“ Jésus, sachant que l'heure était venue pour lui de passer de ce monde à son Père, comme il avait aimé les siens qui étaient en ce monde, il les aima jusqu'à la fin.

“ Et le souper fini, lorsque déjà le diable avait mis dans le cœur de Judas fils de Simon Iscariote le dessein de le trahir, sachant que le Père a tout remis entre ses mains, et que, sorti de Dieu, il va retourner à Dieu.

“ Jésus se lève de table, dépose ses vêtements, et prend un linge dont il se ceint les reins ; il met ensuite de l'eau dans un bassin, et commence à laver les pieds des disciples et à les essuyer avec le linge dont il s'était ceint.

“ Il vient donc à Simon Pierre ; mais Pierre lui dit : “ Seigneur, vous me lavez les pieds ? ”—Jésus lui répondit et lui dit : “ Ce que je fais, tu ne le comprends pas maintenant, mais tu le sauras plus tard. ”—Pierre lui dit : “ Non, vous ne me laverez jamais les pieds. ”—Jésus lui répondit : “ Si je ne te lave, tu n'auras point de part avec moi. ”—Simon Pierre lui dit : “ Seigneur, lavez non pas seulement mes pieds, mais encore et mes mains et ma tête. ”—Jésus lui dit : “ Celui qui sort du bain n'a plus besoin que de se laver les pieds, pour être entièrement pur. En vérité, vous êtes purs, mais vous ne l'êtes pas tous. ” Il savait en effet qui devait le trahir : c'est pourquoi il dit : Vous n'êtes pas tous purs.

“ Après donc qu'il leur eut lavé les pieds, et qu'il eut repris ses vêtements, Jésus se remit à table et leur dit : “ Savez-vous ce que je viens de faire ? Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous dites bien ; car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, Moi votre Seigneur et Maître, vous

devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres. Je vous ai en effet donné l'exemple, afin que vous aussi vous fassiez ce que je vous ai fait moi-même.

“ En vérité, en vérité je vous le dis, le serviteur n'est pas plus grand que son maître, ni l'apôtre plus grand que celui qui l'a envoyé. Heureux vous serez, si vous comprenez cela et si vous le mettez en pratique.

IV. Jésus dénonce la trahison de Judas.

“ Je ne dis point de vous tous : Je sais ceux que j'ai choisis ; mais il faut que cette parole de l'Écriture s'accomplisse : Celui qui mange le pain avec moi lèvera le pied contre moi.

“ Je vous le dis dès à présent, avant que cela arrive, afin que ce fait une fois accompli, vous croyiez à ce que je suis. En vérité, en vérité je vous le dis, celui qui reçoit celui que j'aurai envoyé me reçoit moi-même ; et celui qui me reçoit reçoit celui qui m'a envoyé.

“ Lorsqu'il eut dit ces choses, Jésus s'émut jusqu'au fond de l'âme ; alors il protesta et dit : En vérité, en vérité je vous dis que l'un d'entre vous me trahira. Voilà que la main du traître est avec moi à table.

(D'après certains exégètes, on devrait intercaler, après le verset 22 du chapitre treizième de l'Évangile selon saint Jean, tout ce qui a rapport à l'institution de l'Eucharistie, telle que racontée par saint Matthieu, saint Marc et saint Luc.

D'autres interprètes croient devoir placer l'institution de l'Eucharistie seulement après le verset 30 du même chapitre.)

“ Les disciples alors se regardaient les uns les autres, ne sachant de qui il parlait ; et vivement attristés, ils commencèrent chacun à dire : Est-ce moi, Seigneur ?—Mais Jésus répondant dit : Celui qui met la main avec moi dans

le plat, celui là me trahira. Le Fils de l'homme en effet s'en va, selon ce qui a été prédit de lui ; mais malheur à l'homme par lequel le Fils de l'homme sera livré ; mieux vaudrait pour lui qu'il ne fût jamais né.

“ Alors Judas, qui le trahit, répondant, dit : “ Est-ce moi, Maître ?—Jésus lui dit : “ Tu l'as dit.”

“ Un des disciples que Jésus aimait particulièrement reposait sa tête sur la poitrine de Jésus. Simon Pierre lui fit donc signe, et lui dit : “ Quel est celui dont il est question ? ” Alors (Jean), qui reposait sur le sein de Jésus, lui dit : “ Seigneur, qui est-ce ? ”—Jésus lui répondit : “ C'est celui à qui je vais présenter du pain trempé.” Et ayant trempé du pain, il le donna à Judas Iscariote, fils de Simon.

“ Dès que ce pain fut dans sa bouche, Satan entra en lui. Alors Jésus lui dit : “ Ce que tu fais, fais-le vite.” Aucun de ceux qui était à table ne comprit ce mot. Quelques-uns même pensaient que comme Judas avait la bourse, Jésus lui avait dit : “ Achète ce dont nous avons besoin pour la fête ; ou va donner quelque chose aux pauvres.” Judas, ayant donc pris cette bouchée, sortit aussitôt. Or, il était nuit.

V. Institution de la Sainte Eucharistie.

“ Judas étant donc sorti, Jésus dit : “ Voici l'heure où le Fils de l'homme va être glorifié, et Dieu va être glorifié en lui. Si Dieu est glorifié en lui, Dieu le glorifiera aussi en lui-même, et ce sera bientôt.”

“ Ainsi tandis qu'ils étaient à table, Jésus prit du pain, et après avoir rendu grâces, il le bénit, le rompit, et le donna à ses disciples, en disant : Prenez et mangez ; ceci est mon Corps, qui est donné pour vous. De même, après

JESUS-CHRIST PRETRE ET VICTIME



Est victima sacerdotii sui, et sacerdos victima: sua. a

*Aussi est-ce Jésus-Christ même qui s'est offert à son Père sur
le calvaire et qui s'offre encore aujourd'hui sur nos autels.*



avoir soupé, prenant le calice, il rendit grâces, et le leur donna en disant : Buvez-en tous ; car c'est mon Sang de nouvelle alliance, qui sera répandu pour vous et pour un grand nombre, en rémission des péchés.

“ Faites ceci en mémoire de moi. ” (I COR., XI, 25.)

Ces dernières paroles “ *Faites ceci en mémoire de moi* ” furent le sublime couronnement de ce que Jésus venait de faire. Elles ne signifiaient rien moins que ceci : Moi, Pontife Suprême, je vous établis prêtres de la nouvelle Alliance ; je vous donne le pouvoir admirable de perpétuer, jusqu'à la fin des temps, le prodige que je viens d'opérer moi-même : comme moi vous prendrez dans vos mains du pain et du vin, que vous bénirez ; comme moi, vous prononcerez sur ces oblations les mêmes paroles que vous venez d'entendre, et qui, tombant de vos lèvres fécondes, opéreront aussitôt par la vertu toute puissante de l'Esprit-Saint le prodige que je viens d'opérer moi-même, le changement du pain et du vin en mon Corps et mon Sang.

BELLE RÉPLIQUE D'UNE ENFANT DE SIX ANS.

A peine âgée de six ans, sainte Jeanne de Chantal s'amusa un jour dans la chambre de son père, le président Frémyot, lorsqu'une discussion sur la présence réelle s'engagea entre lui et un gentilhomme protestant qui était venu faire visite.

L'enfant, pénétrée de dévotion pour l'Eucharistie, ne put souffrir les discours de l'hérétique et lui dit avec animation : “ Monsieur, il faut croire que Jésus-Christ est au Saint Sacrement, *parce qu'il l'a dit*. Si vous ne le croyez pas, vous l'accusez de mensonge. ”

Elle discuta ensuite avec ce Monsieur qui, pour en finir, lui offrit des dragées. Mais Jeanne, sans y goûter, les prenant dans son tablier, alla tout droit les jeter au feu, et dit à l'hérétique : “ Voilà, Monsieur, comment brûleront dans le feu de l'enfer tous ceux qui ne croient pas à la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. ”

LES RAMEAUX

*Andante marzoso**J. Faure.*

Sur nos chemins les rameaux et les fleurs Sont répandus dans ce grand
 jour de fête ; Jé-sus s'a-vance et vient sé-cher nos pleurs ;
 Dé-jà la foule à l'ac-cla-mer s'ap-prête.

Refrain.

Peuples chantez, chantez en chœur ; Que votre voix à no - tre
 voix ré - pon - de : Ho - san - na ! Gloire au Seigneur ;
 Bé - ni ce-lui qui vient sauver le mon - de !

Peuples, portez dans vos mains des rameaux,
 Pour recevoir avec magnificence
 Dans vos cités comme dans vos hameaux
 Le Dieu d'amour, rempli de bienfaisance.

Il a parlé : les peuples à sa voix
 Ont recouvré leur liberté perdue ;
 Ils ont grandi sous l'arbre de la croix ;
 La vérité leur est enfin rendue.

Venez aussi, vous tous jeunes enfants ;
 Près de Jésus, approchez-vous sans crainte,
 Semez l'encens sous ses pas triomphants ;
 Célébrez-le d'une voix pure et sainte.

Il vient à nous, non pas comme autrefois,
 Lorsqu'il venait au bruit de son tonnerre,
 Il vient à nous, ô le plus doux des rois !
 Il vient à nous, ô le plus tendre père.

Souvenons-nous que ce triomphateur
 Vit prisonnier dans l'étroit tabernacle,
 Et par amour s'est fait notre Pasteur ;
 Chantons aussi ce sublime miracle !

A LA CROIX

O CROIX AUGUSTE !
SIGNE SACRÉ
ET RÉVÉRÉ,
SOUTIEN DU JUSTE,
SYMBOLE AIMÉ
DE L'OPPRIMÉ,

ÉBLOUISSANT FLAMBEAU QUI DU HAUT DU CALVAIRE
SUR L'UNIVERS ENTIER PROJETTE SA LUMIÈRE,
D'UN SUPPLICE INFAMANT INSTRUMENT ODIeux
QUE LE SANG DIVIN CHANGE EN DRAPEAU GLORIEUX.

DU PARADIS
CLEF LUMINEUSE,
VICTORIEUSE
TU RESPLENDIS.
EN VAIN L'IMPIE
BLASPHEME ET CRIE,
SATAN DOMPTÉ
FUIT IRRITÉ
DEVANT TA GLOIRE,
ET L'UNIVERS
BRISANT SES FERS
AUX CIEUX OUVERTS
EN DOUX CONCERTS
DIT TA VICTOIRE.

SALUT ARBRE CHÉRI,
OU TOUTE AME ÉPLORÉE
EST TOUJOURS ASSURÉE
DE TROUVER UN ABRI.

SALUT, SALUT, SAINTE ORIFLAMME,
GUIDANT LES MARTYRS DE LA FOI,
QU'UN AMOUR TOUT DIVIN ENFLAMME
ET TIENT GROUPÉS AUTOUR DE TOI.

DANS NOTRE HUMBLE FOYER REPOSE, O CROIX SI CHÈRE !
QU'À TES PIEDS, CHAQUE JOUR, TES ENFANTS RÉUNIS
SE RAPPELLENT COMBIEN JÉSUS AIMAIT SA MÈRE
ET COMBIEN À SON TOUR LA MÈRE AIMAIT SON FILS !

LES PLAIES DE JÉSUS-CHRIST DANS L'EUCARISTIE.

Regardez mes mains et mes pieds,
et reconnaissez que c'est moi-même.

LUC, XXIV, 39.

O Dieu de l'Eucharistie, faites entendre à mon âme votre voix pleine de suavité ; dites-lui, comme aux Apôtres réunis au Cénacle, cette aimable parole : "*La paix soit avec vous ; c'est moi, n'ayez point de peur.*"

Non, Seigneur, je n'ai point de peur. Comment pourrais-je trembler de frayeur en présence du saint Tabernacle, où tout respire l'amour, où tout m'invite à l'amour ?

Au Tabernacle, votre Majesté est invisible et voilée ; les ombres du sacrement couvrent sa lumière ; une impénétrable obscurité l'enveloppe de toutes parts ; votre humanité même s'efface et disparaît sous les symboles qui ne rappellent aux sens étonnés ni l'homme ni Dieu.

Vous abaissez ainsi vos divines grandeurs, parce qu'à tout prix vous voulez être aimé dans ce sacrement d'amour. Il me semble vous entendre dire du fond du Tabernacle : "*Voyez mes mains et mes pieds, et reconnaissez que c'est moi-même,*" moi, votre Dieu, qui vous ai aimé jusqu'à mourir pour vous. Sur la croix, mes plaies étaient sanglantes et douloureuses ; dans l'Eucharistie, comme au ciel, elles sont glorieuses et tout éclatantes des rayons de ma Divinité ; maintenant encore, elles vous prouvent que je vous porte inscrits dans mes mains, comme dans mon Cœur, en caractères ineffaçables.

O doux Jésus, ô Dieu d'amour, je n'ai pas, comme les Apôtres, le bonheur de voir de mes yeux et de toucher de mes mains vos plaies adorables. Mais j'y crois, et vous

avez dit à Thomas : “ *Bienheureux ceux qui sans avoir vu ont cru.* ” J'adore ces plaies, comme les marques glorieuses de la victoire que vous avez remportée sur les ennemis de Dieu et du salut des hommes ; je les adore comme des bouches divinement éloquentes qui plaident ma cause auprès de votre Père et lui adressent sans cesse en ma faveur une prière toute-puissante ; je les adore comme des fontaines sacrées qui versent dans mon âme les flots de vos mérites et de vos grâces ; je les adore surtout et je les aime comme les marques éternelles de votre amour pour moi. O plaies divines, si chères au Cœur de Jésus, dont vous nous ouvrez les portes, que vous êtes belles ! C'est vous qui faites bénir Dieu éternellement par les Anges et les Saints, heureux de chanter la parole évangélique : “ *Voilà comment Dieu a aimé l'homme.* ”

◆◆◆

PRIÈRE : ME VOICI, Ô BON ET TRÈS DOUX JÉSUS. . .

à réciter devant une image du crucifix.

Me voici, ô bon et très doux Jésus, prosterné en votre présence. Je vous prie et vous conjure avec toute l'ardeur de mon âme de daigner imprimer dans mon cœur de vifs sentiments de foi, d'espérance et de charité, un vrai repentir de mes fautes et une très ferme volonté de m'en corriger ; tandis qu'avec un grand amour et une grande douleur je considère et contemple en esprit vos cinq plaies, ayant devant les yeux ces paroles que le prophète David vous appliquait déjà en les mettant dans votre bouche, ô bon Jésus : *Ils ont percé mes mains et mes pieds, ils ont compté tous mes os.* (Ps. XXI, 17, 18).

Indulgence plénière quand on récite cette prière avec dévotion devant une image quelconque de Jésus crucifié. Pour la gagner, il faut se confesser, communier et prier pendant quelque temps aux intentions du S. Pontife.

SANCTIFICATION DE NOS ACTIONS
par le signe de la croix.

“ Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez toute autre chose, faites tout au nom de Dieu.” I. COR. X, 31.

Par ces paroles de l'apôtre saint Paul, l'Esprit-Saint nous recommande expressément la sanctification de *toutes* nos actions, même les plus communes.

Or, un des moyens les plus aisés et les plus efficaces de mettre en pratique cette leçon, si salutaire, serait de faire précéder toutes nos actions du signe auguste de la croix, ou au moins des paroles qui l'accompagnent : telle était, au rapport de Tertullien, la pratique des premiers chrétiens.

Dire, avant une action quelconque ces sublimes paroles : “ Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit,” revient à ceci : “ je veux faire cette action au nom de Dieu le Père, au nom de Dieu le Fils, au nom de Dieu le Saint-Esprit, en un mot, au nom de la Très Sainte Trinité.” Peut-il être une consécration de nos actions plus excellente ?

Ah ! pourquoi faut-il que la répétition fréquente de ce signe du chrétien engendre une déplorable routine et un manque d'attention, qui lui enlèvent la plus grande partie de sa valeur et de son influence sur notre vie !

Indulgences.—Cinquante jours, chaque fois que d'un cœur au moins contrit, on fait le signe de la croix en disant : In nomine Patris, et Filii, et Spiritûs Sancti. Amen. (PIE IX, 1863).—Cent jours, chaque fois qu'on le fait avec de l'eau bénite. (PIE IX, 1866.)

Note. Pie IX accorda ces indulgences lorsque Mgr Gaume lui fit hommage de ses deux ouvrages : *Le signe de la Croix au XIXe siècle*, et *l'Eau bénite au XIXe siècle*.

LES DERNIERS JOURS DE JEANNE LEBER.

Après vingt années de réclusion, de travail incessant, d'austérités de tout genre, Jeanne LeBer était un fruit mûr pour le ciel.

Au mois de septembre 1714, pendant qu'elle était en adoration, la nuit, devant le Saint Sacrement, elle fut saisie par le froid et se sentit attaquée d'une oppression de poitrine, qui se changea en fluxion et en fièvre continue. Malgré son courage et sa ferveur, elle se vit forcée d'interrompre ses exercices ordinaires et de garder le lit.

Enfin, comme les progrès du mal donnaient tout à craindre, le confesseur de la Sœur LeBer commanda que, dans cette circonstance, elle se servit de draps et d'un matelas, ce dont elle s'était toujours abstenue, depuis qu'elle s'était renfermée dans sa cellule. On vit alors, combien les mortifications extérieures, qu'elle avait pratiquées toute sa vie, avaient jeté dans son cœur de profondes racines. Pressée par les ardeurs d'une fièvre brûlante, elle ne demanda jamais aucune sorte de breuvage pour se soulager. Comme une victime sur l'autel, elle offrait à DIEU le sacrifice de sa vie ; elle recevait cependant par obéissance tout ce que la personne, qui la servait, jugeait à propos de lui présenter. Assaillie par une toux des plus violentes, elle combattait sans cesse contre elle-même, pour s'abstenir de tousser, de peur, disait-elle, de manquer de respect au Très Saint Sacrement, qui n'était séparé d'elle que par la légère cloison de sa cellule.

Un jour que, pendant la sainte Messe, elle s'était laissée aller aux mouvements impérieux de sa toux qui la dominaient et l'entraînaient malgré elle, cette sainte malade ne

pouvait s'en consoler, et en demandait humblement pardon à DIEU et à tous ceux de qui elle pouvait avoir été entendue.

Les Sœurs de la Congrégation, alarmées de son état, craignaient d'être privées de la consolation de la revoir avant son décès. Plusieurs obtinrent d'entrer dans sa cellule ; mais elle les vit sans leur parler, ni sans rien perdre du profond recueillement de son âme. Pour cela, elle voulut, que la personne chargée de la servir se tint toujours auprès de son lit, pendant ces visites ; et qu'elle répondit elle-même, le plus brièvement qu'elle pourrait, à toutes les Sœurs qui s'informerait de son état. Plus occupée de l'éternité que du sujet des conversations, elle paraissait tout absorbée en DIEU ; quoique pourtant, il n'y eût rien que de serein, de doux et de gracieux dans l'expression de sa figure.

Le premier jour qu'elle avait pris le lit, elle n'avait pas manqué de réciter toutes ses prières vocales, et de faire ses oraisons. Mais la violence du mal lui ôtant la force d'articuler elle-même toutes ces prières, elle pria la sœur St. Charles de les réciter tout haut auprès de son lit, aux heures marquées par son règlement. Elle les suivait ainsi d'esprit, et, même y répondait de bouche quand elle le pouvait.

Pareillement, elle ne manquait pas d'envoyer cette Sœur devant le Très Saint Sacrement, pour l'adorer en sa place, aux heures, où elle avait coutume de s'y rendre ; et lorsque, pour soulager la sœur Saint-Charles, on la remplaçait par d'autres Sœurs, la mourante en usait de même avec celles-ci, les envoyant aussi chacune rendre ses devoirs à Notre-Seigneur au Saint Sacrement, la nuit aussi bien que le jour.

L'avant-veille de sa mort, elle donna une dernière marque

de son affection respectueuse, pour ses chères Sœurs de la Congrégation, et de l'entière confiance qu'elle avait en leurs saintes prières, en ordonnant par testament, que son corps fut inhumé dans leur Eglise. Depuis qu'elle était entrée dans sa cellule, elle avait toujours désiré de n'être pas séparée, après sa mort, de celles qu'elle avait toujours si particulièrement et si justement aimées pendant sa vie, se rappelant qu'elle devait à leur ferveur la grâce de sa vocation. N'ayant point encore déclaré son intention par un acte en forme, et craignant qu'après son décès, ses parents n'exécutassent peut-être pas sa volonté sur un point qu'elle avait si fort à cœur, elle fit son testament pour la constater d'une manière expresse, quoiqu'elle n'eût plus aucun bien à léguer.

La Sœur LeBer dicta son testament le 1^{er} jour d'Octobre, dans l'après-midi ; et quoique très abattue par la violence de la maladie, elle eut assez de force pour le signer.

Le lendemain, ne prenant conseil que de sa ferveur, et pensant qu'elle serait en état de faire elle-même, quelqu'une de ses prières ordinaires, elle demanda ses Heures, pour réciter l'Office de la Croix. On les lui plaça dans les mains, et, comme elle était incapable de faire le moindre mouvement, on la souleva pour la faire mettre en son séant. Mais, saisie d'un éblouissement soudain, elle tomba dans une extrême faiblesse, qu'on craignit être celle de la mort : ce qui fut cause qu'on ne différa plus de lui donner le St-Viatique.

Il lui fut porté avec toute la solennité qu'on put mettre à cette touchante cérémonie. Les Sœurs de la Congrégation, ayant chacune un cierge allumé à la main, accompagnèrent le Très Saint Sacrement, jusqu'à la cellule de la mourante, où quelques-unes entrèrent.



Ce fut le 2 Octobre, jour des saints Anges gardiens, que Jeanne Le Ber reçut la sainte Communion en Viatique.

Les esprits bienheureux, dont elle avait eu tant à cœur de retracer les vertus, durent venir nombreux se joindre aux anges visibles qui la visitaient, pour être aussi eux-mêmes témoins de sa ferveur.

Il serait difficile de rendre, par le discours, les sentiments que cette vierge admirable fit paraître dans ce moment solennel. On a vu que sa religion profonde envers JÉSUS-CHRIST au Très Saint Sacrement, et son amour ardent pour sa personne adorable, l'avaient attirée dans sa cellule, et l'y avaient tenue renfermée constamment. Dans ce dernier moment, à juger de ses dispositions intérieures par ce qui parut dans l'expression de son visage, il sembla qu'elle renouvelait et réunissait dans son cœur tous les mouvements de religion, d'amour et de confiance qu'il avait jamais pu produire, et qu'elle les offrait à son divin Epoux, comme le plus parfait hommage dont elle fut capable, et le dernier effort de tout son être. Aussi, dès qu'elle eût reçu Notre-Seigneur, oubliant alors ses souffrances et les soins que réclamait son état, n'étant plus occupée que de son bonheur, elle fit tirer les rideaux de son lit, afin d'être dans un plus parfait recueillement, et de se livrer avec plus de liberté à toute la ferveur de son amour. Elle passa ainsi le reste de cette journée, dans des actes d'abandon de tout elle-même, entre les mains de DIEU, à qui elle offrait avec joie et réitérait sans cesse le sacrifice de sa vie ; et aussi, dans de saints transports d'amour vers l'Epoux céleste, qu'elle appelait de toute l'ardeur de ses désirs.

Sentant qu'elle s'affaiblissait toujours davantage, elle demanda elle-même le Sacrement de l'Extrême-Onction, qui lui fut administré le lendemain, vers deux heures du

matin. Après quoi, elle entra dans une douce et tranquille agonie, pendant laquelle on fit pour elle les prières ordinaires des agonisants.

Enfin, dans les sentiments d'une joie douce et d'une paix inaltérable, qui semblaient être une participation anticipée du bonheur des Saints, elle rendit son âme à son CRÉATEUR, le 3 Octobre 1714, à neuf heures du matin, à l'âge de cinquante deux ans, neuf mois, moins un jour.

Lorsque Jeanne LeBer eût rendu le dernier soupir, les Sœurs de la Congrégation, qui avaient eu pour elle tant de respect durant sa vie, s'empressèrent de lui donner les premiers témoignages de vénération, qu'elle reçut après sa mort. D'abord, elles se mirent en devoir de la revêtir de son habit de réclusion, pour l'exposer ensuite, la face découverte dans leur église, afin de satisfaire à loisir leur dévotion, et de donner au peuple la facilité de la contempler. Mais il se trouva, que sa robe était si usée et en si mauvais état, qu'elles n'osèrent en revêtir un si saint corps ; et qu'elles prirent le parti, à ce qu'il paraît, de lui en faire à la hâte une neuve, avec laquelle elle fut exposée.

Son visage n'avait rien de ces traits, qui défigurent ordinairement les morts, et en rendent l'aspect pénible et repoussant. On y voyait briller, au contraire, la même expression de candeur, de modestie et d'innocence, qui l'avait caractérisée durant sa vie, et chacun ne pouvait se lasser de la voir, ni s'empêcher d'envier son bonheur.

Pour satisfaire la pieuse curiosité et la dévotion des peuples, qui accouraient de toute part à un spectacle si nouveau, on fut obligé de laisser le corps pendant deux jours, ainsi exposé ; c'est-à-dire de différer l'inhumation,

jusqu'au 5 d'Octobre. Toute la ville était en mouvement, pour voir et pour vénérer la dépouille mortelle d'une concitoyenne, élevée dans le centre même de cette cité, et qu'un très grand nombre n'avait jamais vue. La haute idée de sa sainteté, et la confiance que chacun avait en ses mérites, portaient la plupart des assistants à faire toucher à ce saint corps des chapelets, et d'autres objets de dévotion. Enfin, les circonstances de ce concours eurent tant de retentissement dans le Canada, que la mère Juchereau, quoique renfermée dans l'Hôtel-Dieu de Québec, n'a pas laissé de le rapporter en ces termes : " Elle fut exposée le
" visage découvert, pendant deux jours dans l'Eglise des
" Sœurs de la Congrégation, pour la consolation et la
" dévotion de tout le Mont Réal et des environs, d'où l'on
" vint en foule regarder et admirer le saint corps de cette
" Vierge. On distribua ses pauvres haillons, jusqu'à ses
" souliers de paille ; et tous ceux qui purent avoir quel-
" que chose d'elle s'estimèrent heureux, et le révérent
" comme des reliques. Plusieurs personnes, affligées de
" différentes maladies, s'approchèrent de son cercueil, et le
" touchèrent avec beaucoup de respect et de foi ; on
" assure depuis qu'elles ont été guéries. Après ce grand
" concours, on lui fit de magnifiques obsèques ; et on lui
" donna toutes les marques de la plus grande vénération.
" Son corps fut présenté à l'Eglise de la paroisse, pour y
" faire son service ; et M. de Belmont, Supérieur du Sémi-
" naire de Montréal et grand Vicaire, prononça une très
" belle oraison funèbre à sa louange. On rapporta ensuite
" le corps dans l'Eglise de la Congrégation, où il fut inhumé
" auprès de celui de M. LeBer son père."

L'ÉGLISE CATHOLIQUE AU GROENLAND.

(Dixième siècle).

La croyance à de vastes îles ou à un continent, au delà des colonnes d'Hercule, sortie du pays de l'Égypte, s'était maintenue dans l'antiquité, et il est même possible que ce monde fut connu des Phéniciens et des Berbères de l'Atlas.

La même croyance se perpétua en Europe pendant le moyen âge ; on y croyait à l'existence d'un continent au delà de la "*Mer ténébreuse*", soit que ce fut l'Asie orientale, soit que ces terres nouvelles ne fussent que des îles inconnues.

Sur ces données, les moines irlandais de saint Columba avaient mis plusieurs fois à la voile et s'étaient aventurés à la recherche de ce monde transatlantique, pour y établir la foi du Christ. Montalembert, Ozanam ont parlé de leurs excursions jusqu'en Islande ; M. Beauvois a démontré leur présence en Gaspésie, dans la seconde moitié du neuvième siècle, sous le nom de Papas.

Les Papas avaient fui devant les Scandinaves païens, qui les chassèrent des établissements par eux fondés dans les archipels de l'Irlande, dans l'Atlantique et jusqu'en Islande ; les Norvégiens ne purent suivre plus loin les Papas ; nous savons quel fut le lieu de leur retraite.

Les Scandinaves avaient cependant abordé au Groenland ; et c'est à eux que cette terre, païenne jusqu'alors, dut la faveur de recevoir le flambeau de la foi de Jésus-Christ. Voici une intéressante page de l'histoire de l'Église, dans cette partie extrême de l'Amérique du Nord.

En 985, Eric le Rouge avec une troupe de Scandinaves furent jetés sur les côtes du Groenland ; ils y établirent une colonie, sur la côte Ouest, à l'entrée de la mer de Baffin.

Peu après, Leif, un fils d'Eric, ayant fait le voyage de Norwège, dont le roi Olaf venait d'embrasser la foi catholique, se convertit à son tour ; et, néophyte plein d'un zèle apostolique, Leif demanda au roi Olaf un missionnaire, qui le suivit au Groenland, pour y introduire la religion chrétienne. On était en l'année 997 ; ce fut l'origine d'une ère de prospérité pour le catholicisme dans ce pays, rapidement conquis à la foi.

Il y eut bientôt en effet deux centres d'évangélisation sur les côtes de Baffin : le premier, non loin du cap Farewell, s'appelait Eystribigd ; le second, plus au nord, portait le nom de Westribigd. Au quatorzième siècle, à l'apogée de son épanouissement, cette colonie comptait 199 établissements, une église cathédrale, quinze églises paroissiales, trois monastères dont le voyageur peut encore visiter les ruines, dans un des fiords de cette côte si désolée.

Durant les premiers siècles qui suivirent sa fondation, l'Église du Groenland, par ordre de Benoît IX (1044) eut pour métropole le siège de Hambourg-Brême et dépendit de l'évêque d'Islande.

Une bulle apostolique d'Anastase IV (1154) érigea le Groenland en évêché et en fixa le siège à Gardar. Il devint alors suffragant de la nouvelle métropole de Drontheim, le siège archiépiscopal de Norwège, le plus septentrional des régions du Nord.

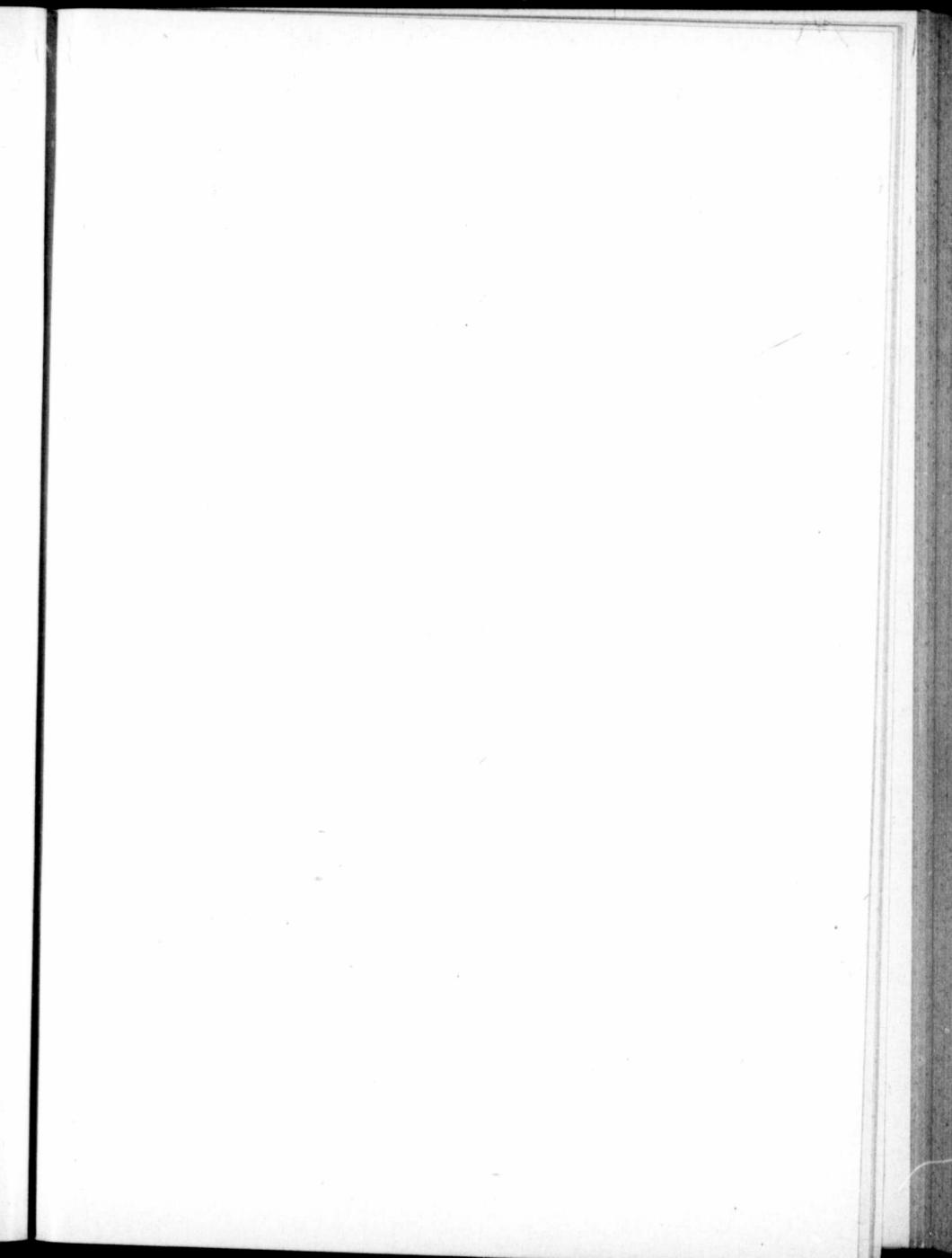
Depuis l'érection du siège de Gardar jusqu'à l'avant dernier évêque, nommé par Innocent VIII et confirmé par les bulles d'Alexandre VI, en 1492, l'année même du voyage de Colomb aux Antilles, il y eut au Groenland une succession peu interrompue de dix-neuf évêques, dont le dernier fut Vincentius (1537) ; on a retrouvé et publié son sceau épiscopal.

Les archives du Vatican ont conservé les noms, la date de consécration, quelquefois celle de la mort de ces prélats, mais peu de détails sur leur vie et sur leurs travaux apostoliques.

Nous savons toutefois que ces évêques, pour la plupart, vécurent au milieu de leur troupeau, tant que la situation le permit ; nous savons qu'il y eut au Groenland une vie religieuse organisée, un clergé paroissial hiérarchiquement installé, un ministère zélé et fructueux, des écoles, où de jeunes groenlandais se formaient à la science et à la vertu et se préparaient même au sacerdoce ; en un mot, il y eut une église, vivant de sa vie propre, se suffisant à elle-même et se renouvelant de génération en génération.

Il est consolant pour nous de constater, que le Dieu de l'autel et de la croix a de bonne heure aimé cette terre boréale, qu'il y a dressé sa tente et ses tabernacles, qu'il s'est plu à y être immolé, à être servi et adoré des pauvres pêcheurs et chasseurs de ces terres glacées, afin de répandre sur eux ses bénédictions et les dédommager de la stérilité de leur sol par les bienfaits de la foi catholique.

La religion chrétienne, qui semble n'avoir d'autre objet que la félicité de l'autre vie fait encore le bonheur de l'humanité dans celle-ci. (Montesquieu).



CE QUE L'ŒIL DE LA FOI VOIT DANS L'EUCCHARISTIE



O Mystère d'amour !!

*Le Verbe incarné demeurant parmi nous...
Père et Seigneur pour nous... et se faisant l'aliment de nos âmes
pour vivre... Mourir... et Résusciter en chacun de nous*

VERBUM SUPERNUM

Dieu le Fils, le Verbe éternel,
Toujours l'égal de Dieu son Père,
Après avoir quitté le ciel
Achevait la Cène dernière.

Quand par un ignoble baiser
Un des Apôtres se fit traître,
Alors il donnait à manger,
Vrai pain, son Corps et tout son Etre.

C'est, caché sous les apparences
D'un peu de pain, d'un peu de vin,
Que Jésus par ces deux substances
Nous donne un aliment divin.

Il nourrit dans la communion ;
Dans la crèche il est notre frère,
Au calvaire notre rançon,
Au ciel, notre don, sans mystère.

Ouvrez-nous l'immortel séjour,
Hostie auguste et salulaire !
Accordez-nous force et secours
Contre ceux qui nous font la guerre !

Gloire éternelle, honneur divin,
A l'adorable Trinité ;
Pussions-nous la chanter sans fin,
Durant toute l'éternité.

Ainsi soit-il.

QUESTIONS ET RÉPONSES.

LA COMMUNION SOUS LES DEUX ESPÈCES.

I. *Jésus-Christ ayant institué l'Eucharistie sous les espèces du pain et du vin, n'est-il pas nécessaire de recevoir la Communion sous les deux espèces ?*

Les prêtres, qui célèbrent la Messe, doivent communier sous l'espèce du pain et sous celle du vin ; mais les laïques et les prêtres même, quand ceux-ci ne célèbrent pas la Messe, ne communient que sous l'espèce du pain.

Ce serait une hérésie, condamnée par le concile de Trente, de soutenir que les chrétiens sont obligés de communier aussi sous l'espèce du vin.

Les prêtres doivent communier sous les deux espèces quand ils célèbrent la Messe, parce que l'auguste sacrifice, étant le renouvellement du sacrifice du Calvaire, doit offrir à nos yeux la séparation mystique du corps et du sang du Sauveur.

Pour les laïques et tous ceux qui ne célèbrent pas la Messe, il suffit de recevoir Jésus-Christ sous la seule espèce du pain.

Il faut bien remarquer en effet que ce n'est pas le nombre des espèces qui confère la grâce, mais la personne divine de Jésus-Christ, tout entier contenu sous chaque espèce.

Serait on, par exemple, plus riche si l'on possédait un même héritage en vertu de deux testaments, que si on le possédait seulement en vertu d'un seul ?

Il suit donc de là qu'il n'est pas nécessaire, pour les fidèles de recevoir la communion sous les deux espèces.

II. *Quelles sont les raisons pour lesquelles la communion sous l'espèce du vin a été interdite aux fidèles ?*

Les raisons de cette défense sont : 1^o la crainte de laisser tomber à terre le précieux sang de Jésus-Christ, accident qui serait presque inévitable, quelques précautions qu'on prît, surtout lorsque les communions sont nombreuses

2^o La répugnance de certaines personnes pour le vin.

3^o La difficulté de se procurer du vin en quantité suffisante dans les pays où il est rare ; dans certaines contrées, à peine peut-on en trouver la petite quantité absolument nécessaire pour la Messe.

4^o Le désir de combattre l'erreur de ceux qui soutenaient que Jésus-Christ n'est pas présent sous chaque espèce.

A l'Eglise seule, guidée par le Saint-Esprit, il appartient d'interpréter les préceptes et les intentions de Jésus-Christ, qui a dit : "Celui qui mange de *ce pain* vivra éternellement" ; Notre-Seigneur ne fait pas mention de l'espèce de vin.

Notre-Seigneur, d'après l'Evangile, communia seulement sous l'espèce du pain les disciples d'Emmaüs. (LUC XXIV.)

Aux premiers jours du christianisme, les fidèles ne communiaient que sous une seule espèce. (Actes II, 42.)

Durant les quatre ou cinq premiers siècles de l'Eglise, on confiait souvent la sainte Eucharistie aux fidèles exposés aux persécutions, afin qu'ils pussent se communier eux-mêmes, avant d'affronter les supplices du martyr. Il est évident qu'ils ne recevaient que l'espèce du pain.

On ne communiait aussi les malades que sous l'espèce du pain.

Enfin, quoique le calice du précieux Sang fut présenté aux communicants, pendant la célébration des saints mystères, personne n'était obligé à prendre l'espèce du vin.

En conséquence, pour les raisons exposées ci-dessus, la communion sous les deux espèces, pour les fidèles, ne fut jamais d'un usage général; au douzième siècle, la communion sous la seule espèce du pain se pratiquait à peu près universellement; l'Eglise défendit expressément de donner le calice du sang de Jésus-Christ aux laïques. Cette défense fut renouvelée par le concile de Trente.

TRAIT HISTORIQUE.

Sous le règne de Philippe le Bel, une femme avait donné en gage ses vêtements les plus propres à un Juif pour en obtenir une modique somme d'argent. Comme la fête de Pâques approchait, elle voulut faire la sainte communion, et demanda au Juif ses vêtements pour cette circonstance. Le Juif consentit à les lui remettre et même la somme qu'elle lui devait, pourvu qu'elle lui apportât l'hostie qu'elle recevrait. La malheureuse promit et osa exécuter sa promesse! A la vue de la divine hostie, le Juif entre en fureur et la perce à coups de canif: le sang sort en abondance. Il l'attache avec un clou et la frappe avec un fouet; il la perce avec une lance et le sang jaillit plus abondamment. Il la jette dans le feu; l'hostie sainte voltige à travers les flammes sans être endommagée. Le malheureux la prend et la met dans une chaudière d'eau bouillante; l'eau devient aussitôt toute rouge. L'hostie sort de l'eau et paraît sous forme de Jésus crucifié. Cette vue remplit d'effroi le misérable qui va se cacher dans le fond de sa maison.—Pendant ce temps-là son fils criait à la porte aux enfants de son âge: *N'allez plus à votre église, mon père vient de faire mourir votre Dieu.* Une femme, entendant ce propos, entre dans la maison: elle est témoin du douloureux prodige. Le clergé averti vint recevoir l'hostie miraculeuse que l'on conserva des années entières. La maison du Juif fut rasée par ordre du roi et convertie en chapelle que l'on voit encore à Paris dans la rue des Billettes.

CHANT D'AMOUR D'UN PÈRE A SON ENFANT
pour le jour de la première communion.

I.—DÉPART POUR L'ÉGLISE

Enfant, voici le jour auguste et solennel,
 Le jour précieux de la vie,
 Où Dieu même au banquet ineffable du ciel
 Avec ses anges te convie !

Ah ! quelque ange sans doute, en planant, cette nuit,
 Dans le silence de ta couchée,
 Avec un doux sourire, a déposé sans bruit
 Un chaste baiser sur ta bouche !
 Et puis il t'aura dit, en mots mélodieux,
 Que Dieu pour temple t'a choisie ;
 Qu'il va venir, lui, Roi des cieux,
 Te ravir dans l'Eucharistie !

Il t'aura dit : " Enfant, sur un nuage d'or,
 " Jésus près de toi va descendre !
 " Prépare-lui ton cœur, offre-lui, doux trésor,
 " L'amour de ton âme si tendre !
 Et ton cœur enivré de ce rêve enchanteur,
 Plein déjà de saintes délices,
 A répondu tout bas : " Je suis à vous, Seigneur !
 " Acceptez mes doux sacrifices !.."

Et voilà, n'est-ce pas, ô mon enfant béni,
 Pourquoi cette heure solennelle
 Te voit le front si recueilli,
 L'œil si pur et l'âme si belle !

Oh ! oui, souris, enfant ! car ce jour est heureux !
 Là-bas l'église se prépare !
 La cloche envoie aux cœurs ses tintements joyeux,
 Et l'autel de roses se pare !

Viens ! ta mère à genoux a pour toi prié Dieu !
 Elle a dit dans son âme émue
 Les vœux les plus ardents de son amour de feu
 Pour toi, douce enfant ingénue !
 Aux pieds du crucifix, l'œil humide, elle attend !
 Viens t'agenouiller devant elle !
 Et que notre main paternelle,
 Enfant, te bénisse en partant !...

II.—A L'ÉGLISE

Religion ! arche sublime !	Silence ! la paupière émue,
Chaîne d'or qui nous lie au ciel !	Voici le prêtre aux pastremlants,
Porte sainte ! chœur unanime	Qui s'avance la tête nue,
Qui nous élève à l'Éternel !	Au milieu de ses chers enfants !
En présence des doux mystères	Il parle ! la mère s'incline.
Que Dieu sur ses autels austères	Sentant monter de sa poitrine
Accomplit aux regards de tous,	Des larmes de pieux effroi !
La terre croit à l'espérance !	Hélas ! cette fille chérie
Le cœur grandit, l'âme s'élançe,	Sera-t-elle toute une vie,
Et l'homme ému tombe à genoux !	Seigneur, Seigneur digne de toi ?...

Étendez-vous, sacrés portiques !	Mais Dieu ne veut pas que la crainte
Élevez-vous. pieux arceaux !	Trouble les cœurs qui croient en lui !
Revê-us de voiles mystiques.	Tendre amour ! espérance sainte,
Voici venir de doux agneaux !	A vous la parole aujourd'hui !
Des enfants, des vierges candides,	Mystère ineffable et sublime
Les yeux baissés, les mains timides	Où toute sagesse s'abîme !
Ont franchi le sacré parvis !	Voici que ce Dieu tout puissant
Ils viennent, croyants et fidèles,	Jusqu'à la terre s'humilie,
Rechercher l'ombre de vos ailes !	Et dans un pain se multiplie,
Pasteur ! recevez vos brebis !	Offrant sa chair avec son sang !

III.—COMMUNION

O prodige d'amour ! abîme de tendresse !
 A l'angoisse, à l'effroi succède le bonheur ;
 Le cœur chasse soudain la crainte qui l'opprime,
 Et mille cris d'amour vous ont béni, Seigneur !
 Et le voile se lève, et la vierge attendrie
 Reçoit son Dieu, son bien-aimé,
 Et dans une modeste hostie
 Le grand mystère est consommé !
 Chantez, Anges du ciel ! Dieu sourit à la terre !
 Il oublie en ce jour
 Et ses foudres vengeurs et son puissant tonnerre,
 Pour être tout amour !
 De nos pieux enfants il a vu l'âme blanche,
 Et la robe de lis,
 Et la grâce à flots purs du haut des cieux s'épanche,
 Sur ces fronts recueillis !
 O jour saint ! jour heureux ! jour trois fois adorable !
 Que le doigt éternel
 De l'aube à son déclin, t'imprime ineffaçable
 Sur le livre du ciel !...

IV.—PRIÈRE

O Dieu ! qui daignez à cette heure,	Et vous, Marie, ô tendre mère !
Régnant dans le sein d'une enfant,	Qui l'adoptâtes aujourd'hui,
Visiter mon humble demeure,	Soyez son guide tutélaire,
Ecoutez mon cri suppliant !	Son espérance et son appui !
Seigneur qu'elle vous soit fidèle !	Epargnez à ses pas l'épine
Qu'elle vous aime plus que tout,	Qui fait, hélas ! saigner nos pieds ;
Au pied de la croix éternelle	Devenez, ô lampe divine !
Qu'elle reste à jamais debout !	Le phare aimé de ses sentiers !

V — RETOUR

Salut enfant, salut ma fille aimée !
 Ton doux aspect fait tressaillir mon cœur !
 Et, vive flamme en ton âme allumée,
 Tu portes en toi la grâce du Seigneur !

Oh ! de tes pas mon seuil devient indigne !
 Dieu n'a-t-il pas pour temple pris ton cœur,
 Et n'a-t-il pas à ta robe de cygne
 Joint un reflet de sa sainte grandeur !

Mais qu'ai-je dit ? Je sens à ta présence
 Mon cœur, longtemps chargé d'un poids cruel,
 Se ranimer aux rayons d'innocence
 Qui de ton front s'élançant vers le ciel !

Va, sois bénie, ô ma colombe blanche !
 Pour tout le bien que tu fais à mon cœur !
 Dieu te sourit, et par ta main épanche
 Sur mon foyer un rayon protecteur !

Enfant, pour toi, puisses-tu, belle et pure,
 Garder toujours ton front chaste et serein,
 Et doux flambeau dans une nuit obscure,
 En m'égayant éclairer mon chemin !

CONSULTATION.

Pour la communion mensuelle en l'honneur du Sacré Cœur, que faire si le premier Vendredi du mois est le Vendredi Saint ?

Comme il est impossible de faire la sainte Communion le Vendredi Saint, le premier vendredi du mois pour cette dévotion envers le Sacré-Cœur sera le vendredi suivant. (*Ami du clergé.*)